

André HORNEZ, un parolier lensois mondialement connu



Coll. G. Hornez.

C'est si bon !
C'est si bon
De partir n'importe où
Bras dessus, bras dessous,
En chantant des chansons.
C'est si bon
De se dir' des mots doux
Des petits riens du tout
Mais qui en disent long.
En voyant notre mine ravie
Les passants dans la rue nous envient.
C'est si bon
De guetter dans ses yeux
Un espoir merveilleux
Qui donne le frisson.
C'est si bon
Ces petit's sensations
Ça vaut mieux qu'un million
Tell'ment, tell'ment c'est bon.

CES VERS, BRILLAMMENT MIS EN MUSIQUE PAR HENRI BETTI, nul ne les ignore. La plupart d'entre nous les ont fredonnés. Yves Montand a magnifié cette chanson ; le « Duke », sa trompette et sa voix enrouée, nostalgique, l'ont fait connaître au monde entier.

Mais sait-on que ces paroles ont été écrites en 1947 par un Lensois, André Hornez ? À cette date, l'auteur n'a que 42 ans et déjà un long passé – plus de vingt ans – de créations et de succès.

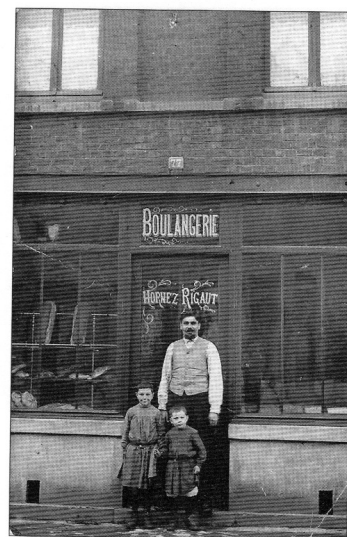
Son amour pour la poésie, pour la musique des mots a commencé tôt, certainement pas sur les bancs de l'école primaire, mais sur ceux des amphis étudiants. Son impressionnante carrière d'auteur-parolier, scénariste et dialoguiste occasionnel de films (90 environ), d'opérettes et de revues ne prend fin qu'avec son « grand départ » en 1989. C'est plus de soixante années de bonheur en chansons que cet article va parcourir en essayant de mettre en lumière l'exceptionnel talent d'un artiste affable et discret.

Tout commence donc à Lens, le 12 mai 1905, au 44 de l'avenue du 4-Septembre, domicile des époux Louis Hornez et Jeanne Rigaut, lesquels prénommèrent André leur second fils ; André a déjà un « grand » frère, plus âgé de deux ans, Jean.

Ginette HAY



Coll. G. Hornez.



Devant le nouveau domicile lensois, 77, rue Émile-Zola, Louis Hornez et ses enfants, Jean et André.

Coll. Dreano-Rigaut.

L'imposant domicile lensois de la famille Rigaut, à l'angle de la rue Félix-Faure et de la rue du Cantin.

Coll. Dreano-Rigaut.



La guerre 1914-1918 et l'immédiat après-guerre

Seul le papa, Louis Hornez, connaît vraiment les affres de la Grande Guerre. Mobilisé dès le 3 août 1914, il ne retrouve sa famille qu'après la signature de l'armistice, au terme de six mois de captivité en Allemagne. Jean, André et leur maman se sont réfugiés à Bordeaux chez Laure Rigaut, sœur aînée de Jeanne, directrice d'un lycée de jeunes filles. À Paris, vers la fin de l'année 1917, ils rejoignent les Rigaut de Lens qui viennent d'être évacués par les Allemands.

Toute la famille regagne la région de Lens en 1920. Louis Hornez, entrepreneur de travaux publics, installé rue de la Paix à la déclaration de Guerre, transfère son entreprise à Pont-à-Vendin. Tout naturellement, en successeur potentiel de son père, André Hornez est admis le 1^{er} octobre 1921 en classe préparatoire de l'École spéciale de Travaux publics (ESTP) de Paris.



Partition des Pantalons courts (1927), dessinée par le fantaisiste lillois Simons pour Pierre Manaut et André Hornez.

coll. C. Dederik



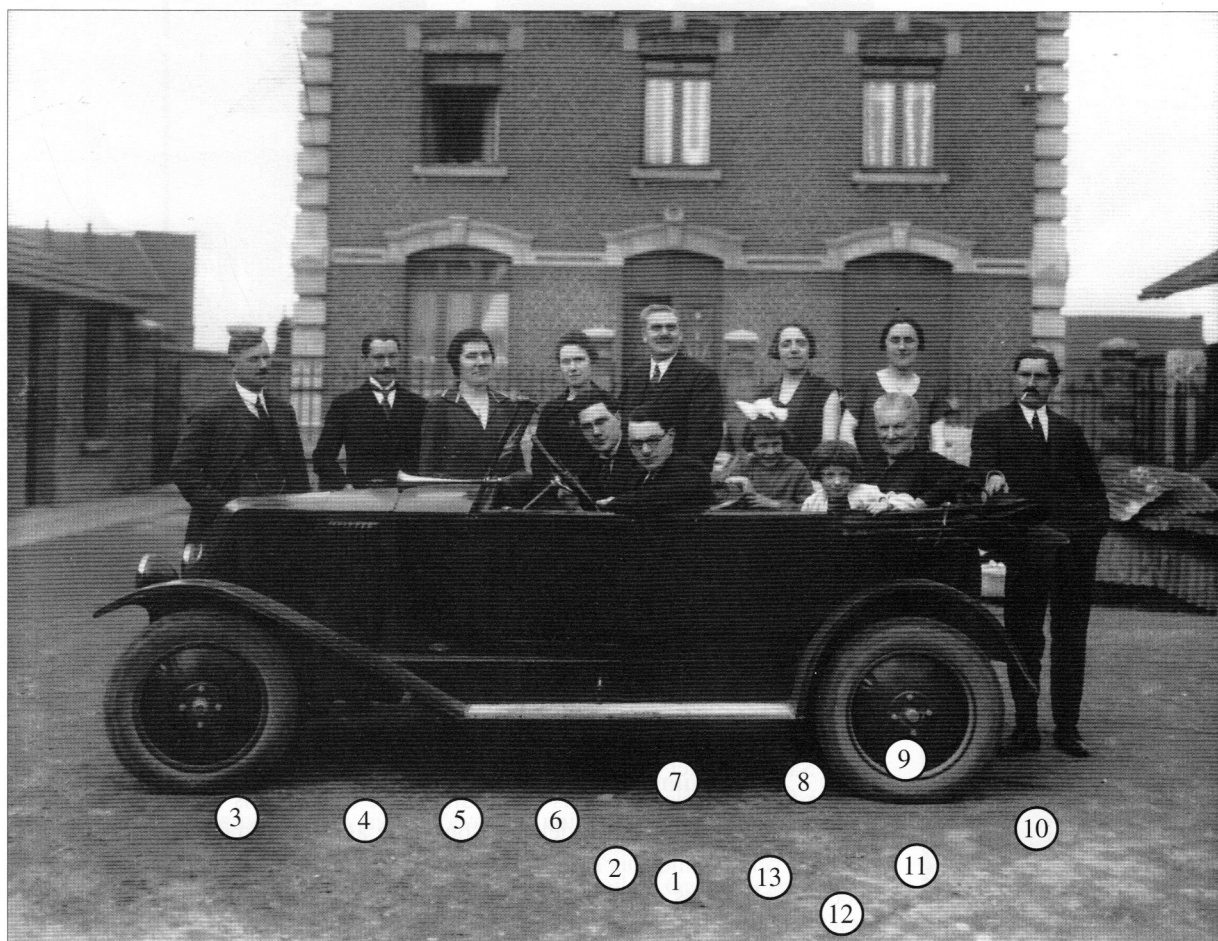
Pierre MANAUT et André HORNEZ

Dessin par Simons des librettistes Pierre Manaut et André Hornez, en souvenir de la pièce Jim, créée au théâtre Sébastopol de Lille le 2 mars 1929. On remarquera la première signature de Léopold Simons sous le menton de Manaut. Coll. G. Hornez.

André Hornez étudiant et revuiste

Dès sa seconde année d'études, le talent d'écrivain d'André s'affirme lors des fêtes de fin d'année à l'ESTP : il produit et monte une première pièce en juin 1923, une seconde en mai 1924, deux autres encore en 1925. Tel est le bilan de quatre années d'études parisiennes... auxquelles André décide de mettre un terme.

L'université lilloise l'accueille à la rentrée 1925. Il y rejoint son frère Jean, étudiant en droit, rédacteur en chef de *Lille-U*, publication de grande diffusion.



La famille Hornez autour de la première voiture d'André Hornez, à Pont-à-Vendin, Pâques 1926 : 1. André – 2. Jean – 3. Clément Rigaut, oncle d'André – 4. Lucien Rigaut, oncle d'André – 5. Laure Rigaut, tante d'André, célibataire – 6. Jeanne Rigaut, mère d'André et de Jean – 7. Louis Hornez, père d'André et de Jean – 8. Marie Montaille, épouse de Lucien Rigaut, mère de Denise – 9. Zélie Rigaut, tante d'André – 10. Gaston Rigaut, oncle d'André. – 11. Zélie Rigaut, née Lobel, grand-mère d'André – 12. Denise, fille de Lucien – 13. Renée, fille de Clément Rigaut. Coll. Dreano-Rigaut.

Dès lors, la complicité qui existe entre les deux frères se renforce encore. De leur collaboration naissent deux revues – dont l'une programmée au théâtre *Sébastopol* –, des poèmes, des caricatures qu'ils créent, jouent ou publient avec la participation de quelques étudiants et de Simons. C'est Simons qui présente André Hornez à Pierre Manaut. Après le service militaire d'André¹, les deux hommes forment un tandem régional auquel Simons s'adjoindra quelquefois.

1. Il présente une « revue de fin d'année » à Saint-Cyr, les 2 et 3 mai 1928.

Débuts professionnels : Lille, 1927-1931

Les études d'André sont interrompues, mais sa carrière s'ouvre, prometteuse. En quatre ans, André Hornez écrit chansons et textes pour quatre opérettes qui sont proposées au public, soit au *Sébastopol*, soit à *L'Alhambra*. Les artistes qui sont mentionnés dans la distribution de ces spectacles sont très célèbres en ces années-là : Simons, bien sûr, Bertal, Guy Berry et Line Dariel.

Mais quatre opérettes en quatre ans, cela pourrait sembler bien peu en matière de création. Aussi faut-il préciser que, depuis 1928, André Hornez est devenu secrétaire particulier de Saint-Granier, vedette consacrée, à la fois auteur et interprète. Sans doute sur les conseils de Saint-Granier, il a fait de modestes débuts parisiens en écrivant des textes pour les tournées Musiciana qui se produisaient dans de petits établissements et qui comptaient de bons comédiens qui ne s'étaient pas encore fait un nom.



André Hornez, Saint-Granier et Raoul Moretti aux temps héroïques de la Paramount française à Joinville. Coll. Dreano-Rigaut.



À Hollywood, en 1933, André Hornez, un ami américain, Marcel Achard, Maurice Chevalier et Marcel Vallée. Coll. Dreano-Rigaut.



André Hornez fut un parolier très apprécié par le célèbre Ray Ventura. Coll. G. Hornez.



André Hornez travaillant durant la « drôle de guerre ». À côté de lui ses réserves de tabac... Coll. G. Hornez.

Ces allées et venues entre Lille et Paris sont entrecoupées par des voyages plus lointains : c'est Hollywood qu'André Hornez découvre en 1929. Il n'a que 24 ans.

L'odyssée américaine avec Maurice Chevalier : 1929-1935

En 1929, Maurice Chevalier tourne pour la *Paramount* le premier film sonore de sa carrière hollywoodienne, *Chanson de Paris*. Avant son départ, il a convenu avec Saint-Granier que celui-ci écrirait les adaptations et les textes nouveaux de ses films américains. Mais Saint-Granier se trouve dans l'impossibilité de se rendre aux États-Unis et il délègue son jeune assistant, André Hornez. Celui-ci fera merveille. Cinq fois le parolier traverse l'Atlantique pour travailler aux couplets des chansons qui sont présentées dans huit des onze films que tourne alors Maurice Chevalier.

André Hornez a rempli son contrat, au mieux des espérances de Saint-Granier. Maurice Chevalier écrira plus tard : « André Hornez, ma meilleure surprise à Hollywood ».

Cette période américaine – et les nombreux allers et retours qu'elle nécessite – ne perturbe pas le travail d'équipe de Saint-Granier et de son secrétaire qui unissent leurs talents respectifs, cette fois pour l'écriture de six films français. Le cinéma et le music-hall affectionnent les refrains et couplets du talentueux duo. Dès 1930, une notoriété inespérée leur est offerte par l'inoubliable « Miss » qui chante leurs textes sur la scène du *Casino de Paris* pour la revue *Mistinguett, c'est Paris*.

Malgré les séjours hollywoodiens, les années suivantes sont très prolifiques pour André Hornez, et ce jusqu'en 1935. Il signe les chansons de treize films français qui contribuent à établir définitivement sa renommée de parolier. Cependant le meilleur est encore à venir. L'année 1936 voit naître un trio explosif : Ray Ventura (et ses *Collégiens*), Paul Misraki et André Hornez.

Le trio explosif : 1936-1939 et 1945-1951

La belle aventure des trois comparses va durer quinze ans. Seule la seconde guerre mondiale les oblige à se séparer momentanément. Le lieutenant Hornez ne rentre à Lens que le 3 mai 1945. Ray Ventura, une partie de son orchestre (*les Collégiens*) et Paul Misraki se sont réfugiés sur la Côte d'Azur. Ils embarquent en 1942 pour une tournée en Amérique du Sud dont ils ne rentrent qu'après la Libération, renforcés par un nouvel élément qu'ils ont recruté en chemin : Henri Salvador.

Cette première collaboration de trois années débute par une opérette, *Normandie*, titre d'actualité depuis le lancement du célèbre transatlantique, quelques mois auparavant. C'est un immense succès qui fait triompher – entre autres – deux airs fameux : *Je voudrais en savoir davantage* et *Ça vaut mieux que d'attraper la*

scarlatine. Dès lors, le ton est donné : la joie de vivre, l'humour, l'entrain vont caractériser leurs créations, notamment six films musicaux et une « super-revue » avec Maurice Chevalier au *Casino de Paris*.

Après-guerre, le trio Ray Ventura, Paul Misraki et André Hornez se reconstitue en juin 1946 : ils présentent à Paris leur premier film d'après-guerre, *Amours, délices et orgues*, dans lequel triomphent Gisèle Pascal et Jean Desailly.

En quatre années, de 1947 à 1951, ce ne sont pas moins de neuf autres films auxquels ils collaborent, toujours avec le même succès. Il s'agit de films jeunes et enthousiastes, avec beaucoup de jazz, bien sûr, mais aussi avec des rythmes nouveaux, sambas, rumbas et autres, des rythmes venus de bien loin. N'en mentionnons que deux, pour mémoire : *Nous irons à Paris* avec l'air célèbre *À la mi-août* et *Pigalle, Saint-Germain des Prés*.

L'année phare de cette époque, l'année 1948, révèle au public un jeune chanteur plein d'avenir, Yves Montand, dont le succès n'a d'égale que celui remporté par Henri Salvador. L'opérette *Le chevalier Bayard* dans laquelle ils chantent est signée conjointement par Bruno Coquatrix et André Hornez pour le livret et par Paul Misraki pour la musique.

Après ces années brillantes s'amorce pour Ray Ventura le déclin de la popularité. D'autres orchestres de même style, d'anciens *Collégiens*, quelquefois, ont vu le jour : le monde de la chanson évolue ; le temps des auteurs-compositeurs-interprètes est bien proche.

1936-1939 et 1945-1951 : André Hornez et d'autres compositeurs

Toutes les années que nous venons d'évoquer voient aussi André Hornez travailler avec les meilleurs mélodistes de son époque : Vincent Scotto, Francis Lopez, Henri Bourtaire, Marc Lanjean, Bruno Coquatrix, Loulou Gasté, Jean Valmy, Gérard Calvi, Johnny Hess, Henri Betti, Louis Ferrari et tant d'autres encore...

André Hornez crée des textes à partir des musiques qui lui sont soumises ou à partir d'une idée – un fil conducteur – et d'un rythme imposé : valse, marche, rumba, tango...

Les meilleurs interprètes d'alors contribuent à faire de ces compositions des succès durables. Une courte énumération, bien loin d'être exhaustive, ne donne qu'un faible aperçu de ce phénomène. Après la « Miss », Maurice Chevalier et Yves Montand, Line Renaud, Tino Rossi, Georges Guétary, Luis Mariano, Joséphine Baker, Suzy Delair, Lily Fayol, Lina Margy, Andrex, Georges Milton, les sœurs Étienne, Roger Nicolas – trois ans et plus sur scène dans l'opérette *Baratin* –, les Peter Sisters et tant d'autres encore... interprètent l'un ou l'autre des centaines de succès écrits par André Hornez et repris dans une cinquantaine d'opérettes et de revues. Il faut encore tenir compte de toutes les créations signées par lui pour les plus grands music-halls parisiens : le *Bal du Moulin rouge*, le *Lido de Paris*, le *Théâtre des Folies-Bergère*, le *Paradis latin*, le *Casino de Paris*. C'est une liste impressionnante de petits formats, impossible à développer dans ces pages. On retiendra cependant *Je suis swing*, de 1938, sur une musique de Johnny Hess qui connaît un succès durable et une vogue plus grande encore à la Libération quand toute la jeunesse d'après-guerre chantait « Je suis swing, zazou (trois fois), zazouzé ». On n'oubliera pas non plus *C'est si bon*, chanson mondialement connue mise en musique par Henri Betti en 1947.

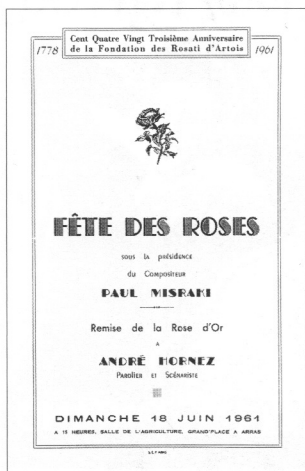
La chanson évolue : 1952-1966

Insensiblement la chanson évolue. Le temps des auteurs-compositeurs-interprètes approche. Cependant, durant ces quatorze années, ce ne sont pas moins de douze films qui inscrivent le nom d'André Hornez à leur générique, parfois accompagné des noms d'auteurs et d'amis aussi habiles que lui. Mais ses plus grandes satisfactions, il les connaît avec trois opérettes et deux revues que l'on peut qualifier de réussites. L'opérette *Mobylette* est créée en 1953 sur la scène de



Toutes les vedettes françaises ont chanté les paroles du Lensois André Hornez.
Coll. G. Hornez.

2. Elle interprétait notamment « Avec son tralala » et « Danse avec moi ».



Le 18 juin 1961, sous la présidence de Paul Misraki, André Hornez reçoit la Rose d'Or des Rosati d'Artois. Coll. G. Hornez.

L'Européen. Suzy Delair y remporte le même succès que dans *Quai des Orfèvres*, film culte qui a révélé son talent de chanteuse en 1947². La même année, *Pampanilla* triomphe à *La Gaîté lyrique* avec, entre autres artistes, Maurice Baquet et Christian Duvalaix. Lui succède sur la même scène, en 1956, *Minnie Moustache* et les Compagnons de la Chanson : tout un programme !

En 1959, Joséphine Baker fait un retour très remarqué sur la scène de *L'Olympia* dans la revue *Paris, mes amours*, tandis qu'au *Casino de Paris*, pour la revue *Plaisirs*, Line Renaud tout empanachée chante plusieurs œuvres d'André Hornez qui continue à produire refrains et couplets pour les plus connues des vedettes.

L'événement le plus important survient le 5 juillet 1963. Ce jour-là, à la mairie de Boulogne-Billancourt, André Hornez épouse Gisèle Fréry que la scène et l'écran ont rapprochée de lui.



En mai 1987, André Hornez fête son anniversaire avec son épouse Gisèle Fréry. Coll. G. Hornez.

Deux années auparavant, l'Artois, sa province natale, lui a rendu un hommage bien mérité : le dimanche 18 juin 1961, André Hornez recevait solennellement à Arras « la Rose » et le diplôme qui le consacraient Rosati.

Une semi-retraite

Discrètement, insensiblement, la semi-retraite s'est amorcée. Quelques titres publiés dans les années 1960 nous amènent en 1973, année où Annie Cordy, au meilleur de sa fougue et au sommet de sa popularité, fait triompher pendant dix mois, à Paris, l'opérette *Hello Dolly* pour laquelle André Hornez et Mac Cab ont réalisé toutes les adaptations françaises. Cette opérette sera également au programme du théâtre *Sébastopol* de Lille en septembre et octobre 1973.



En 1966, au Moulin Rouge de Paris, André Hornez, Henri Betti, Ruggero Angeletti, Doris Haug (chorégraphe), Jean-Pierre Landereau, Robert Rouzaud et Jacki Clerico, président-directeur général (assis). Coll. Moulin Rouge.

Cette belle et grande scène provinciale qui a connu les débuts de l'étudiant parolier en 1925 a le privilège d'accueillir, cinquante et un ans plus tard, les comédiens et les chanteurs de la dernière opérette dont André Hornez soit le parolier : il a rédigé les vingt chansons de *C'est pas l'Pérou*. «La boucle est bouclée» a-t-il probablement pensé au soir de la création, le 11 février 1976.

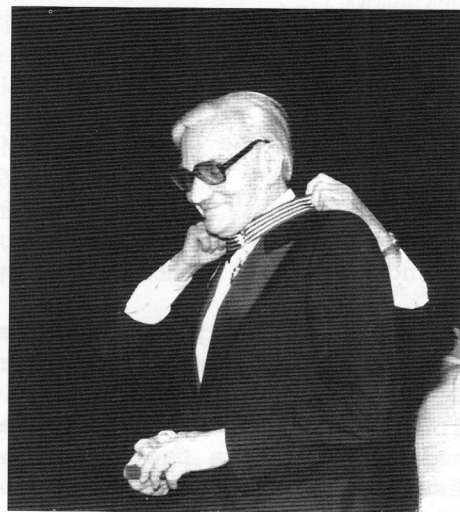
Son tout dernier poème, sur une musique de Jacques Ledru, s'intitule *L'amour, ça commence toujours comme ça*. Intersong l'édite en 1981.

Quatre fois vingt ans

À la veille de ses quatre-vingts ans, André Hornez, si simple et discret, est mis à l'honneur par ses amis parisiens. Jacques Chirac, alors maire de Paris, lui remet la médaille de la ville de Paris le 14 décembre 1984. L'année suivante, il est élevé au grade de commandeur dans l'ordre des Arts et Lettres.

Avec un an de retard, ses quatre fois vingt ans sont dignement mais aussi gaiement fêtés au *Paradis latin*. Le 6 avril 1986, les meilleurs interprètes célèbrent ses plus grands succès. Michel Drucker et Yves Mourousi présentent ce spectacle animé au piano par Paul Misraki.

Hélas, le 9 mars 1989, André Hornez s'éteint au terme d'une maladie pudiquement qualifiée de longue ; mais, comme le disait Jean Cocteau, «les poètes ne meurent pas, ils font semblant de mourir». En écho, Charles Level qui, le 13 mars 1989, prononçait l'éloge funèbre sur la tombe du parolier disparu, affirmait : «Les auteurs de chansons qui ont l'âme des poètes ne meurent pas non plus tant que leurs couplets fleurissent aux lèvres des vivants».



Le 16 septembre 1985, au Paradis latin, André Hornez reçoit la cravate de commandeur des Arts et Lettres. Coll. G. Hornez.

3. Par décision municipale du 18 décembre 2003, le nom d'André Hornez a été attribué à une nouvelle rue, parallèle à la rue Mozart, cité Devocelle, au pied du futur Louvre-Lens.

André Hornez est toujours vivant dans notre cœur, ses couplets dans nos esprits³. La preuve? En 2003, dans le CD intitulé *Entre deux*, Patrick Bruel et Johnny Hallyday donnaient une nouvelle jeunesse à l'impérissable *Qu'est-ce qu'on attend?*

Ginette HAYŸ,

Loos-en-Gohelle.

Deux documents annexes :

PETITE CHANSON

EN L'HONNEUR D'ANDRÉ HORNEZ

Une bergère, un troubadour,
Une rose, un beau capitaine,
Un rossignol, une fontaine,
Un roi qui fait battre tambour,
Une princesse très lointaine,
Un prisonnier dans une tour,
Des cœurs courant la prétontaine,
La blonde en robe de futaine,
La brune ardente faite au tour,
Les rendez-vous à la huitaine,
Deux mirontons, trois mirontaines,
Et puis des peines trop certaines,
Et des jamais et des toujours...

M'en ont appris bien plus que le bon Monsieur Taine.

Car c'est dans les chansons qu'on met le plus d'amour.

Marcel ACHARD,

de l'Académie française.

Commission des Récompenses
de la guerre 1939-1940

Ordre n°1560 (extrait)

Le Général de corps d'armée BRIDOUX,
secrétaire à la Défense,
cite à l'ordre du régiment :

HORNEZ André

Lieutenant au 486^e régiment des pionniers coloniaux

« Chef de section énergique et courageux ; a fait preuve de calme et de sang-froid dans des circonstances difficiles. Dans les journées critiques du 13 juin 1940, au Bois des Corbeaux, du 17 juin 1940, à Oulches, a tenu une position particulièrement difficile malgré un violent feu d'artillerie. Le lendemain, à Pagny, a fait preuve des mêmes qualités. »

Le présent ordre comporte l'attribution de la Croix de guerre avec étoile de bronze.

Le 10 juin 1943
Bridoux